

> le territoire anglais avec l'espoir de donner les collections à Louis XVIII, exilé en Angleterre. Finalement, les Anglais récoltent tous les fruits de la campagne d'exploration, les collections apportées par Rossel comme celles restées à Java, qu'ils arraisonnent lors de leur transfert en Europe, à partir de 1795.

Libéré à la naissance de la République batave, Labillardière met un certain temps pour rentrer de Java, par ses propres moyens. D'autres républicains ont moins de chance: Piron, trop malade, ne reviendra pas. Louise Girardin, qui s'était embarquée comme commis sous le nom de Louis, non plus. En 1796, de retour en Europe, Labillardière demande la restitution des collections. Parallèlement, il rejoint la Commission temporaire d'Italie et participe à la saisie des collections du Vatican et de Rome, dans la foulée des armées de Bonaparte. Étrange calendrier où les collections d'art et de sciences sont au cœur de toutes les convoitises...

Quand, enfin, Banks, l'ami anglais de Labillardière, reçoit la lettre que ce dernier lui avait envoyée deux ans plus tôt de Java, à sa libération, il intercède en sa faveur. Grâce à lui, Labillardière récupère presque tout son bien, mis à part ses plantes récoltées au Cap et à Ténériffe. Parmi les collections retrouvées figurent ses manuscrits, beaucoup de dessins, ainsi qu'une grande quantité d'«instruments à l'usage des peuplades des mers du Sud». Malgré l'absence des journaux de bord et des observations astronomiques, Labillardière rédige en toute hâte son récit du voyage, avec le soutien de l'Académie des sciences. Les journaux et les cartes recopiées par l'Amirauté britannique sont restitués en 1802.

L'HERBIER EST DISPERSÉ

La petite pâquerette a donc rejoint son cueilleur après moult rebondissements géopolitiques en mer. Sur terre, elle n'est cependant pas plus à l'abri, cette fois des pratiques naturalistes. À lire les instructions des voyages scientifiques, il apparaît clairement que le propriétaire des collections est la Nation. Toute collecte s'effectuerait dans un cadre public. Est-ce un fait ou un souhait? Car la réalité est tout autre et, s'agissant des herbiers, la collection semble personnelle avant d'être publique, à moins que la propriété intellectuelle prenne le dessus? La valeur de l'herbier n'est pas que scientifique et force est de constater que certains ensembles, comme les herbiers Jussieu et Labillardière, ont fait l'objet d'une appropriation privée.

Labillardière a un caractère difficile. Il passe pour quelqu'un de misanthrope, mais aussi de scrupuleusement honnête. Jamais il n'abandonnera ses idéaux républicains et il refusera de se plier à l'Empire malgré son élection à l'Académie. Il ne reçoit aucune compensation financière pour les privations endurées

durant sa détention. Est-ce pour cette raison qu'il conserve son herbier, le fruit de son travail, l'œuvre de sa vie? À sa mort, en 1834, ses collections ne sont pas pour autant transférées au Muséum national d'histoire naturelle.

L'âge d'or du Muséum s'achève en effet. À sa création en juin 1793 sur les restes d'un Jardin du roi en perdition, le Muséum s'est transformé sous l'impulsion du mouvement révolutionnaire. Douze chaires ont été créées, chacune chargée d'enseigner une spécialité et de dresser un catalogue complet d'une collection en lien avec celle-ci. Le Muséum s'est agrandi pour héberger les nouveaux spécimens. Mais au fil des ans, devant l'ampleur de la tâche et le manque de

VOYAGE EN TERRE INCONNUE

Un feu allumé vers le sud, à un myriamètre [10 km] de distance, nous apprenait que près de nous il habitait des Sauvages, quoiqu'on n'en eût encore aperçu aucun. Je descendis à terre dans l'après-midi avec le jardinier et deux hommes de l'équipage, pour m'avancer vers le nord-est. Nous fûmes saisis d'admiration à la vue de ces antiques forêts que la hache n'avait point encore dégradées. L'œil était étonné de la prodigieuse élévation de ces arbres ; quelques-uns de la famille des myrtes avaient plus d'un demi-hectomètre (plus de cent cinquante pieds) de haut ; leurs sommets touffus sont couronnés d'un feuillage toujours vert : plusieurs, tombant de vétusté, trouvent un appui sur leurs voisins, et ne sont rendus à la terre qu'à mesure qu'ils se détruisent. La végétation la plus vigoureuse forme un admirable contraste avec cet état de dépérissement, et l'on voit dans toute sa grandeur l'imposant tableau de la nature qui, livrée à elle-même, ne détruit que pour recomposer.

JACQUES LABILLARDIÈRE

Relation du voyage à la recherche de La Pérouse, 1800



Sur les traces de Labillardière, en Tasmanie, du côté de la Baie de la Recherche.



L'expédition d'Entrecasteaux fit le tour de la Nouvelle-Hollande à la recherche des navires de Lapérouse.

BIBLIOGRAPHIE

B. Daugeron, À la recherche de l'espérance : Revisiter la recherche des Aborigènes tasmaniens avec les Français, 1772-1802, Ars apodemica, 2014.

B. Daugeron, Collections naturalistes entre science et empires (1763-1804), MNHN, 2004.

P. Morat et al. (dir), L'Herbier du monde : Cinq siècles d'aventures et de passions botaniques au Muséum d'histoire naturelle, Les Arènes, 2004.

H. Richard, Le Voyage d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse, CTHS, 1986.

moyens, l'institution décline peu à peu. Dans les années 1830, les grandes collections changent de mains au hasard des successions, le Muséum étant dans l'incapacité de les racheter. C'est ce qui se produit avec l'herbier de Labillardière, que ses héritiers séparent entre deux acheteurs principaux: Benjamin Delessert, un riche banquier, et Philip Webb, un Anglais botaniste.

Installé à Paris depuis les années 1820, Philip Webb est un grand collectionneur de botanique. Le *Webb Herbarium*, qui sera cédé plus tard à Florence, en Italie, contient alors 300 000 spécimens. Parmi eux, les 3 000 plantes des mers du Sud collectées par Labillardière sur les 4 000 rapportées de son voyage, dont les holotypes avec leur description autographique... et la petite pâquerette. À la suite de son achat, Webb distribue des doubles à d'autres grands herbiers européens comme celui du Jardin des plantes de Paris ou encore celui de Delessert pour la Nouvelle-Hollande et la Terre de Diémen, car l'échange des doubles est très courant à l'époque. C'est lors d'un tel échange que la petite pâquerette, de même que d'autres doubles de la collection Labillardière, a enfin rejoint les quelque 5 millions de planches de l'herbier du Muséum où elle a reposé sans histoire jusqu'en mars 2017.

Nombre d'autres pièces n'ont en revanche jamais refait surface, en particulier parmi les

collections ethnographiques. Malgré la certitude que les objets collectés par Labillardière lui ont été rendus en 1796 avec les restitutions anglaises, il n'existe pas de registre montrant leur intégration dans des collections publiques. Les archives de la Bibliothèque nationale ne mentionnent aucune entrée; quant au Muséum, il s'est séparé de ce type d'articles en 1797 en les envoyant vers l'éphémère « Muséum des antiques » et ses registres ne portent aucune mention des collections d'Entrecasteaux.

Pourtant, dans l'*Atlas* de Labillardière, de nombreuses représentations suggèrent que les objets étaient sous les yeux du dessinateur. De fait, certains sont réapparus dans des collections publiques, telle celle du Tropenmuseum d'Amsterdam, qui détient quelques objets achetés à Java lors du séjour des Français. D'autres ont été identifiés dans des musées de province comme à Dunkerque. Néanmoins, il est probable que nombre de trésors issus des collections de Labillardière et d'autres dorment encore *incognito* dans les réserves de musées, attendant qu'une archéologie méticuleuse des collections les mette au jour. Les mésaventures de la petite pâquerette motiveront-elles le Muséum national d'histoire naturelle à renouer avec son histoire et celle de ses collections? ■